Bibliothèque
des
IDÉES

Cours de médiologie générale

par

RÉGIS DEBRAY

nrf
Éditions Gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1991.*

Extrait de la publication

Avant-propos

J'avais signalé, au tout début du *Pouvoir intellectuel en France* (1979), que ce petit essai de description faisait partie d'« un travail théorique plus ample intitulé *Traité de médiologie*, en instance de publication ». Et je demandais alors au lecteur, pour apprécier la méthode et les enjeux de ces observations, « de bien vouloir m'ouvrir un crédit suspensif et limité jusqu'à sa parution ».

On ne peut pas toujours penser à crédit, localement et momentanément. Ni se contenter d'« ouvrir des débats » ou de « soulever des questions ». Notre phobie des systèmes et du temps long, l'intolérance à l'impersonnel, la dérision ambiante de l'École ont beau nous intimider, il faut parfois tenter d'y répondre. Ce que je fais aujourd'hui, non sous la forme cacochyme du traité mais sous celle, un peu moins abominable et tout aussi anachronique, du cours.

C'est qu'en 1988-89, en effet, je fus invité par Daniel Bougnoux, professeur à l'université Stendhal de Grenoble, à donner un enseignement de médiologie dans le cadre de l'unité de formation et de recherche (UFR) en sciences de la communication. En 1989-90, Daniel Bougnoux et moi-même avons ensuite conjointement dirigé un séminaire sur le même sujet au Collège international de philosophie. Ce livre reprend les séances de ce parcours didactique et correspond au tome premier du traité annoncé.

Dix ans. Je n'ai pas eu le temps de faire plus bref. Quelques publications, dans l'intervalle, concernant la stratégie, la diplomatie et les mythologies publiques du moment, ont retardé, sans m'en distraire, cette entreprise éminemment et sereinement scolaire. Il aurait fallu produire rien de moins que les solutions des problèmes ici abordés pour

Extrait de la publication

atteindre à la froideur idéale de l'exposé démonstratif. Dans le doute, on a préféré, lambins de la connaissance, suivre les voies piétonnes et un peu hasardeuses de l'ordonnancement pas à pas d'un cours à base de notes, qui se serait voulu moins professoral et plus germinal.

Quel fil directeur nous a conduit à l'étude des médiations ? Notre vieil intérêt pour la figure du médiateur, de *l'hommedium* — le scribe, le clerc, l'intellectuel. La généalogie historique de cet être intermédiaire, *Janus bifrons*, à la fois homme de Dieu et homme d'État, chargé par son groupe d'appartenance de faire le lien entre les valeurs fondatrices et le cours des choses, débouchait sur une bifurcation. Vers l'amont, vers la fonction symbolique elle-même : que faut-il que soit le groupe pour qu'il ait toujours besoin, à travers ce témoin de l'extérieur, d'un point de fuite, utopie ou transcendance ? D'où la recherche, en quelque sorte transhistorique, d'un invariant explicatif, baptisé, à partir du théorème de Gödel, incomplétude, qui a servi de noyau logique à un déchiffrement du fait religieux [1]. Vers l'aval, vers une conception opératoire des actes de pensée puisque la transmission du sens est l'exercice professionnel de l'homme de parole, qui, par son dire, fait faire. Que faut-il donc que soit le dire, mot dit ou écrit, pour qu'il ait, tout au long de l'histoire, des effets aussi réels de transformation du monde objectif ? D'où la recherche d'une pragmatique de la pensée, qui fait l'objet de ce cours. En fait, ligne amont et ligne aval se rejoignent. Logique de la transmission et logique de l'organisation ne semblent pas séparables, et c'est bien l'hypothèse centrale de la médiologie.

Ce cours s'adresse non à des experts mais à l'étudiant et je l'espère à l'honnête homme. Il articule des notions que les différents corps de métiers, et notamment les spécialistes en communication, jugeront à bon droit élémentaires. Chacun tissera les arabesques de son choix sur cette trame un peu rêche, et le lecteur n'est pas forcé de suivre l'ordre d'exposition logique. Attachées à dégager principes et méthodes, les trois premières leçons sont les plus abstraites. Ceux qui répugnent aux inévitables mais fastidieux scrupules disciplinaires peuvent commencer par le commencement historique, à savoir le *christianisme* (IV et V), bon début de carrière, et enchaîner sur la *dynamique des supports* (VII) comme entrée en matière.

1. *Critique de la raison politique ou l'inconscient religieux*, Paris, Gallimard, 1981.

Extrait de la publication

PREMIÈRE LEÇON

LE DROIT À L'INDÉPENDANCE

Que signifie « médiologie » ?

La définition par l'objet : une impasse ?

La définition par la méthode : un carrefour

Une injustice éclairante : Auguste Comte

La médiologie, fille de son temps

L'intersection, théorie et pratique

Extrait de la publication

QUE SIGNIFIE « MÉDIOLOGIE » ?

L'invention d'un néologisme ne crée pas une idée neuve. Il y a loin entre déclarer sa flamme à une jeune fille et lui faire un enfant, mais il est courtois de commencer la seconde opération par la première. En proposant naguère ce terme de « médiologie », j'ai cru devoir manifester que les faits de transmission justifiaient une discipline spécifique. L'histoire des sciences humaines a cette originalité que les noms de baptême y apparaissent avant les naissances (les mauvaises langues ajoutent qu'ils en tiennent souvent lieu). « Technologie » date de 1777 (d'un auteur allemand nommé Beckmann) : on avait déjà fait des observations pleines de sens sur les outils et les machines. « Biologie » date de 1802, inventé par Lamarck (et repris seulement en 1826 par Fodera, dans son *Discours sur la biologie ou la science de la vie*) : il existait déjà une « Naturphilosophie » ou philosophie de la vie, et quelques connaissances positives sur le sujet. Quand Auguste Comte, en 1837, inventa, à partir d'un *socius* latin et d'un *logos* grec, la « sociologie » pour désigner ce qu'il avait jusqu'alors appelé « la physique sociale », l'évolution des sociétés humaines avait déjà donné lieu à plus d'une enquête et à quelques découvertes. La formation d'un mot cristallise simplement la prise de conscience d'un nouvel et singulier objet d'investigation « échappant à toute analogie essentielle » (Canguilhem) avec l'objet des sciences déjà existantes. J'espère vous faire partager ma conviction que ni la sociologie de la culture, ni

Extrait de la publication

l'histoire des idées, ni « les sciences politiques » ne pouvaient, en l'état, rendre raison des bases matérielles de l'univers symbolique.

Pour justifier ce néologisme, il faut le définir, et donc surmonter un double handicap terminologique : l'inconnu au bataillon qui sent le déjà-vu. La chose en effet n'est pas homologuée par l'Université et le terme paraît galvaudé par la mode. Cela commence mal.

Dissipons le quiproquo : rien à voir avec la « mass-médiologie » lancée sur le marché dans les années soixante et soixante-dix. La médiologie n'a ni plus ni moins de rapports avec les médias que la psychanalyse n'en a avec les lapsus et les rêves. Scribes, intellectuels, mass-media — ces objets nous ont en leur temps servi de simples trous de serrure pour épier à travers eux la *camera obscura* dont nous cherchons à présent la clef, l'une des clés du trousseau, et où se noue l'intrigue appelée avenir : la régie claire-obscure des paroles et des actes, des représentations et des comportements. On disait jadis : la conscience des hommes et leur vie collective. L'idéal serait de parvenir à penser l'impensable de la pensée, son action. Interférences, commutations, régulations. La médiologie a pour but, à travers une logistique des opérations de pensée, d'aider à clarifier cette question lancinante, indécidable et décisive déclinée ici comme « le pouvoir des mots », là comme « l'efficacité symbolique » ou encore « le rôle des idées dans l'histoire », selon qu'on est écrivain, ethnologue ou moraliste. « La puissance matérielle des paroles » qui faisait rêver Edgar Poe. Elle se voudrait l'étude des *médiations* par lesquelles « une idée devient force matérielle », médiations dont nos « médias » ne sont qu'un prolongement particulier, tardif et envahissant. Ni supplément d'âme des sondages d'opinion ni gonflement prophético-mystique de la rubrique « communication » de nos journaux, notre recherche, à ce stade préliminaire, ne s'adresse pas en priorité aux curieux ou aux professionnels de l'univers médiatique (même si elle peut voir en eux des expérimentateurs bénévoles d'hypothèses de travail). Quant aux sociologues qui analysent l'évolution du marché intellectuel, il est à craindre qu'ils interprètent notre revendication d'autonomie comme un des moyens pour la philosophie, reine détrônée des humanités du XIXe siècle, de rétablir un peu de sa prééminence perdue. Désormais incapable de régenter les sciences dures, comme de légiférer sur les sciences molles, déjà émancipées de sa tutelle rhétorique, on irait chevaucher sur un territoire à la mode, « la communication », et sur des catégories médioprofession-

Extrait de la publication

nelles en position socialement dominante pour se remettre en selle. Qu'ils se rassurent : on s'efforcera d'éviter le discours de couronnement et le fantasme de législation. Notre petite discipline ne postule pas à la présidence, ni à se constituer en totalité impériale, attrape-tout. Elle ne prétend qu'à combler certaines lacunes de nos connaissances que l'histoire et la sociologie traditionnelles ont jusqu'ici laissées béantes.

Dans *médiologie*, *médio* désigne en première approximation *l'ensemble*, techniquement et socialement déterminé, *des moyens de transmission et de circulation symboliques*. Ensemble qui précède et excède la sphère des médias contemporains, imprimés et électroniques, entendus comme moyens de diffusion massive (presse, radio, télévision, cinéma, publicité, etc.). Moyens d'information encore unilatérale, dits à tort de « communication » (qui suppose retour, rencontre, « feedback »).

Une table de repas, un système d'éducation, un café, une chaire d'église, une salle de bibliothèque, un encrier, une machine à écrire, un circuit intégré, un cabaret, un parlement ne sont pas faits pour « diffuser de l'information ». Ce ne sont pas des « médias », mais ils entrent dans le champ de la médiologie en tant que lieux et enjeux de diffusion, vecteurs de sensibilités et matrices de sociabilités. Sans tel ou tel de ces « canaux », telle ou telle « idéologie » n'aurait pas eu l'existence sociale que nous lui connaissons. Mais je reconnais qu'une énumération de cette sorte ne vaut pas pour délimitation d'un domaine d'objectivité : vous y verrez plutôt, je le crains, un mauvais pastiche de Prévert.

Et maintenant qu'on a grossièrement repéré notre *médio*, pourquoi cette *logie*, inaugurale et grandiloquente, se demanderont certains d'entre vous ? Eh bien, par provocation et protestation ; pas seulement mais *aussi*. Contre le terrorisme du *multi* et du *micro* qui règne sur les esprits depuis vingt ans et récuse le moindre effort de systématisation comme totalitaire, confus, massif. La « nouvelle histoire » récuse les abstractions et les tendances conceptualisantes, pour ne rien dire, *horresco referens*, des philosophies de l'histoire. Les philosophies les mieux cotées récusent quant à elles les « concepts globalisants », le moindre article défini (le sacré, la religion, le livre, l'État) les met hors de leurs gonds, elles s'adonnent aux joies du tactique, du pluriel, de l'écart. Mot d'ordre général : dispersion ! Quand viendra-t-on nous dire : Unité ! Concentration !

Extrait de la publication

Organisation ! L'exaltation des marges, interstices et dissidences nous a conduits jusqu'à soupçonner une faute morale sinon un programme de dictature dans la prise de champ et la moindre mise en perspective. Quel que soit notre penchant pour le nominalisme (n'ont d'existence que les individualités réelles), certains gestes de formalisation préemptive, coups de force ou coups de pouce, nous semblent indispensables pour débloquer l'intelligence des singularités empiriques. Qu'on ne nous accuse pas d'élever *a posteriori* quelques monographies utiles à la généralité pompeuse et creuse. Il s'agirait plutôt dans notre esprit de faire remonter les études de « communication » à un jeu d'éléments premiers et universels qui les ordonne et les éclaire. De ce que les systèmes synthétiques à prétentions totalisantes ou exhaustives, aux bords arrêtés ou tranchants, soient caducs, il ne s'ensuit pas que nous devions, au nom de l'aléatoire et du flou objectifs, nous installer à demeure dans le floconneux ou le granulé. La spécialisation dispersive propre aux recherches érudites se combine aujourd'hui avec les conditionnements de l'Ordre Nouveau (« small is beautiful ») pour imposer l'*éclaté* comme figure supérieure du savoir, le *pointu* comme norme de style, et le *fragment* comme format et stigmate d'authenticité. L'art expressif qui va de l'aphorisme au borborygme peut aussi passer dans le champ universitaire par l'étude de cas, la contribution ponctuelle, la note restrictive : plus de coupes, ni de définitions, ni de cohérence. Proposer des vues d'ensemble n'est pas forcément synonyme d'insuffisance documentaire ou de paresse dans l'enquête et l'analyse, et Auguste Comte n'avait pas tort d'estimer que « les vues générales sont liées aux sentiments généreux ». Nous sommes devenus bien avares et secs, ces derniers temps. Bref, on ne cédera pas ici au terrorisme débilitant de la *complexité*, brandie comme interdiction de penser simple. Jusqu'à plus ample informé, le travail d'explication consiste à substituer de l'invisible simple à du visible compliqué.

Sans doute, si l'on ambitionne de compléter la physique sociale des pères fondateurs par une *physique morale* traitant à son tour les processus de la conscience collective « comme des choses », la complexité des analyses et analogies rationnelles ne peut qu'aller croissant. La « vie de l'esprit » ne peut mettre en jeu la même lourde physique que celle des sociétés, même si le scandale sera de la même eau (traiter la foi chrétienne comme un fait de propagation n'est

pas plus honorable que de traiter le suicide individuel par la statistique). *A fortiori* devrons-nous, pour comprendre l'aventure d'un message creusant son chemin au milieu du bruit qui l'environne et l'étouffe, quitter le monde-horloge pour le monde-four ou le monde-nuage, et préférer, en guise de références, à la physique de Laplace celle, buissonnante, aléatoire et instable, des physiques contemporaines. En droit et dans l'abstrait, on peut faire simple sans être simpliste, ni épouser les paradigmes de l'avant-veille.

Nous n'aimons pas spécialement les généralités, mais nous savons que « la généralité la plus imparfaite surpasse théoriquement la pure spécialité » (A. Comte).

LA DÉFINITION PAR L'OBJET : UNE IMPASSE ?

Vous vous demandez : qu'est-ce que c'est, la médiologie ?, et je commence par vous indiquer ce qu'elle n'est pas. C'est frustrant, mais c'est une question de méthode, comme disait l'autre. L'unité d'une discipline est à chercher soit dans la direction de son objet soit dans celle de sa méthode. Et je suis l'ordre d'exposition du bon sens, qui commence par l'objet : de « quoi » parle-t-on ? Nous ne pourrons vraiment répondre qu'en fin de parcours. Les commencements sont les plus difficiles, et ennuyeux. Nous sommes tenus d'utiliser des mots, des catégories, des schémas, qui sont autant de mythes, d'écrans ou d'obstacles à la connaissance (comme « la pensée », « l'esprit », « l'idéologie », etc.), pour aborder un itinéraire à la fin duquel nous nous apercevrons que ces mots, catégories ou schémas étaient des expressions machinales ou des formules magiques. Je vous demande donc de la patience. Je crois pouvoir vous indiquer, puisqu'on en parle, que « la pensée », par exemple, cela n'existe pas. Cette pompeuse abstraction désigne pour le médiologue *l'ensemble matériel, techniquement déterminé, des supports, rapports et moyens de transport qui lui assurent, pour chaque époque, son existence sociale.* Définition quelque peu scandaleuse, à nous pour qui le mot aussitôt évoque « les géants de la raison », « la suite des élus qui ont donné la mesure de l'humain », parce que nous feuilletons les encyclopédies.

Extrait de la publication

La définition d'un territoire médiologique par un domaine d'objets semble à première vue une impasse pour la simple raison que *le* médium n'existe pas. Il ressemble fort à une abstraction réifiée coiffant un fourre-tout empirique. On peut y faire entrer des institutions (l'école), des objets techniques (un poste de radio, un écran de cinéma, un tube cathodique), des supports matériels (le papier, la toile, le ruban magnétique, la brique), des codes sociaux (grammaire, syntaxe), des organes du corps (le larynx, les cordes vocales), des modes généraux de communication (oral, écrit, imprimé, audiovisuel, informatique). L'addition de tous ces éléments permet-elle l'induction d'une notion cohérente de médium ? Apparemment non. Autant dire que tout est message ici-bas, et n'importe quoi vecteur de communication (un parfum me communique de l'information sur une femme, un coup de klaxon sur mon environnement, etc.). Même si l'on s'en tient à la seule communication verbale, « symbolique » et non « indicielle », celle donc qui appelle encodage et décodage, le terme de *médium* pourra aussi bien s'appliquer au langage naturel utilisé (anglais ou latin), à l'organe physique d'émission et d'appréhension (*voix* qui articule, *main* qui trace des signes, *œil* qui déchiffre le texte), au *support* matériel des traces (papier ou écran), au *procédé* technique de saisie et de reproduction (imprimerie, électronique) : soit quatre acceptions au minimum. La médiologie serait-elle alors l'art de tenir des propos flous sur un objet flou ?

Nous ne le croyons pas. Car le flou ne vient pas de la synthèse, mais de la confusion par amalgame et quiproquo entre ces diverses acceptions. Quand on nous parle de communication, par exemple, il faut d'abord préciser qu'il s'agit de la communication sociale, et non directe, individuelle. C'est pourquoi la médiologie préfère parler de *transmission*, pour désigner une communication médiatisée qui opère par relais, au moyen de messages transportés à distance. Ces véhicules sont de nature très diverse, selon leur objet. On peut transporter des nouvelles ou des spectacles à destination d'un public : ce que font les médias ; des messages individuels à destination de particuliers : ce que font traditionnellement les « télécoms » ; de l'information numérisée à destination de clients ou d'usagers : ce que font les réseaux télématiques ; des personnes physiques d'un lieu à un autre : ce que font les moyens de transport. Ces véhicules mettent en jeu des techniques différentes, ou

Extrait de la publication

plutôt une même technique peut avoir plusieurs emplois. L'électronique, par exemple, sert au traitement de l'information comme au transport du signal. Mais la transmission au sens médiologique ne se réduit pas non plus à la seule étude des techniques de diffusion puisque ces dernières ne sont pas à ses yeux séparables des techniques de saisie ou d'enregistrement. Il est vrai qu'on aurait pu, techniquement, inventer le phonographe, le micro ou la caméra sans découvrir les ondes hertziennes, mais on ne peut, médiologiquement, tronçonner les domaines d'investigation. Les inventions techniques font système entre elles, et un système n'est jamais seulement technique mais techno-culturel. Aussi son étude doit toujours se rattacher à l'histoire générale des cultures et des civilisations, qui englobe l'histoire des techniques dont, cependant, elle dépend en partie.

La médiologie voudrait justement opérer la synthèse de toutes ces modalités matérielles de la transmission. La notion de *médiasphère*, par exemple, comme nous le verrons, embrasse les effets cumulatifs de toutes les acceptions du mot « transport » en un lieu et à un moment donné (des traces comme des hommes). D'où une certaine polyvalence ou instabilité du médiologue, qui ne peut se raccorder exclusivement à un seul réseau (d'interconnaissance et de concélébration) ni à une institution professionnelle unique. Les médias ont pour opérateurs des journalistes, descendants des humanistes, si l'on veut, et rattachables aux humanités littéraires. Les télécoms opèrent avec des techniciens et des ingénieurs, comme les services de transports. Les informaticiens sont des savants et l'ordinateur relève d'une histoire des sciences et des techniques. Cette bâtardise ou cette pluridisciplinarité (selon qu'on est adversaire ou ami) est celle des études contemporaines de communication. La médiologie en souffre moins, car de par sa nature historique et philosophique, elle reprend et repose le problème du « transmettre » par ses débuts, à la fois chronologiques et conceptuels, en amont des éclatements contemporains. Le fait technique, par exemple, ne commence pas à nos yeux avec l'électronique, ni même la typographie, mais avec les premières écritures et les premières lectures. La transmission scolaire est de même une technique intellectuelle sans artefacts ni engins. Une religion est aussi un fait de transmission (d'un capital symbolique à des fidèles). C'est, en définitive, l'approche historique qui peut redonner à la fois aux médiations concrè-

Extrait de la publication

tes de la pensée leur solidarité interne et à la fonction médiatrice sa généralité théorique.

Le *médium* n'existe pas et, pour la médiologie, je réclame le droit d'exister. Comme une discipline indépendante. Contradiction ? La sociologie existe. Pourtant, *la* société n'existe pas. À quel barreau de l'échelle zoologique commence-t-elle — abeilles, fourmis, hardes ? À quel stade de l'évolution préhistorique — l'australopithèque, le zinjanthrope ? À quel seuil de densité d'association — le couple, la famille, le clan ? Une entreprise est-elle une société, un parti, une foule, l'humanité ? La « société des nations » est-elle encore un « fait social » ? Aucun sociologue n'a apporté de réponses définitives et universellement admises à ces questions qui paraissent pourtant élémentaires.

La sociologie, direz-vous, existe, puisqu'il y a des sociologues, mais vous conviendrez qu'elle n'existe pas comme science. Voilà bien un fâcheux précédent. « Ce mélange de truismes, d'à-peu-près, de logomachie et de même-pas-faux que l'on parcourt parce qu'on peut y pêcher de loin en loin un petit fait instructif, une idée ingénieuse ou un bonheur de plume » — selon les termes sévères de Paul Veyne — se distribue entre des monographies empiriques et descriptives et des discours invérifiables sur l'homme en général et en société[1]. Les premières relèvent d'un journalisme réfléchi, les seconds d'une philosophie relâchée. Les sociologues meublent l'entre-deux avec des spéculations sans rigueur ou bien des statistiques sans grand intérêt. A. Comte semble bien avoir échoué, une fois de plus, dans son projet d'élever la sociologie au rang de science positive. Cette « discipline » ne permet de rien prédire, ni d'intervenir à bon escient dans le cours des choses. Elle n'a découvert aucune loi, défini aucune corrélation univoque, produit aucun déterminisme. Preuve en est que son histoire n'est pas cumulative et axiale comme celle d'une véritable science, mais répétitive et kaléidoscopique comme le temps immémorial de la *doxa* et de la métaphysique. Étudier la sociologie à l'Université c'est apprendre les doctrines successives des sociologues célèbres, où chaque étudiant peut faire son marché dans n'importe quel sens et ordre : effet de pouvoir, effet de mode, autant en emporte l'actualité et le vent. La sociologie est née des blancs ou des ratés de l'histoire événe-

1. Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1971, p. 319.

mentielle, et de bons esprits ont le mauvais esprit de considérer ceux qu'on appelle « sociologues » comme des historiens ratés ou des philosophes empêchés.

Socius évanescent, *médium* improbable. La médiologie, science des entre-deux et des promiscuités suspectes, est-elle promise au même destin que son aînée : succès universitaire, débâcle épistémologique ? On préférerait la formule inverse : opprobre et fécondité, mais nous ne pouvons encore garantir que le premier terme. Inutile d'ajouter qu'elle a beaucoup moins d'ambition sociale ou salvatrice que sa glorieuse devancière. Elle n'entend ni réformer ni prophétiser et encore moins moraliser, au nom d'une instance ou d'un facteur posé comme déterminant et explicatif de toute l'histoire humaine, mais simplement décrire. Si elle avait à se choisir un point de mire disciplinaire très en amont, elle se tournerait plutôt vers une science plus ancienne, plus modeste et mieux assurée, la géographie. Toute descriptive qu'elle soit, cette dernière s'élève à des généralités utiles lorsqu'elle dépasse l'observation des régions pour procéder par séries, invariants et variables. C'est de *médiographie* qu'il nous faudrait parler, pour être exact. Nous aussi, nous ne serons explicatif qu'en devenant comparatif. Dans l'immédiat, un simple recensement des observations accessibles serait déjà bien opportun.

LA DÉFINITION PAR LA MÉTHODE : UN CARREFOUR

« En toutes circonstances, prévient Bachelard, l'immédiat doit céder le pas au construit. » Partout et encore plus ici. C'est parce qu'elle est *immédiatement* donnée dans l'évidence d'une représentation spontanée que la question médiologique ne se pose pas comme question. Illusion renforcée par l'effet paradoxal de « l'épaississement médiatique » actuel (Bougnoux) qui efface en quelque sorte le médium par lui-même, et tend à gommer les médiations techniques parce que plus elles sont complexes et lourdes à mettre en œuvre, plus le résultat impose le sentiment d'une aérienne et rayonnante immédiateté (un plan de cinéma, par exemple, se reçoit comme la vie elle-même à l'état brut quand il a fallu des dizaines d'heures de travail pour le répéter et le produire).

Extrait de la publication

RÉGIS DEBRAY

Cours de médiologie générale

Une discipline est ici proposée qui a pour objet les faits de transmission. *Médiologie* s'appelle l'étude des médiations matérielles à travers lesquelles un Verbe se fait chair. Une idée, force collective. Un message, vision du monde. Médiations et appareillages de tous ordres, dont nos médias contemporains constituent une modalité singulière et envahissante, mais dont la genèse remonte loin.

Ainsi pourrait s'éclairer la question cruciale et toujours obscure de l'efficacité symbolique — « pouvoir des mots » ou « rôle des idées dans l'histoire ». En réconciliant la culture avec sa propre matérialité.

Cette logistique de l'esprit entend reconduire l'abstraction baptisée « la pensée » au système des supports, rapports et moyens de transport qui lui assure, pour chaque époque, son existence sociale. Système ou *médiasphère*, induit par le développement technique.

Il en résulte une autre façon d'aborder la vie culturelle contemporaine et de périodiser l'histoire des idées. C'est cette méthode qu'on a voulu tester, au cours d'un séminaire tenu au Collège international de philosophie, sur différents mouvements historiques, du christianisme des origines au socialisme d'hier, en passant par la révolution du Livre.

R.D.

Régis Debray a également publié aux Éditions Gallimard Vie et mort de l'image. Une histoire du regard en Occident *(« Bibliothèque des Idées », 1992)*, L'État séducteur. Les révolutions médiologiques du pouvoir *(1993) et* Manifestes médiologiques *(1994)*.

9 782070 722921 91-IV A 72292 ISBN 2-07-072292-9

Extrait de la publication